

Thierry Weiler

“L’île du temps”

conte

“*l’île du temps*”

1

Il était une fois le fils d'un pêcheur, son père lui apprit le métier et un jour il dit à son fils :

— Mon garçon, te voilà maintenant assez grand pour pouvoir te débrouiller tout seul, il est temps pour toi de construire ta propre embarcation et de partir découvrir le monde. Prends cette longue-vue, je la tiens de ton grand-père qui la tenait lui-même de son père qui la tenait de son père. On la dit magique, mais je ne lui ai pas trouvé d'autres fonctions que celle de permettre de voir à grande distance. Elle est à toi et fais-en le meilleur usage.

Là-dessus, le père embrassa son fils, tourna les talons et disparut.

Le garçon fut d'abord décontenancé, l'angoisse le prit de ne pas pouvoir se débrouiller seul, puis il se ressaisit et il se mit à l'ouvrage. Il réalisa un magnifique bateau en bois de pin, capable de naviguer sur la mer la plus calme comme sur l'océan le plus tempétueux.

Il prit la mer et la sillonna. Il pêchait pour se nourrir, récupérait l'eau de pluie pour boire et passait ainsi de paisibles journées sur son bateau. Mais au bout de quelques semaines, il n'y avait toujours pas de terre en vue. Il utilisait bien la longue-vue que son père lui avait donnée, mais même avec ce précieux objet, il ne voyait rien à l'horizon.

La peur de s'être égaré dans l'immensité liquide s'empara de lui, la peur de mourir seul dans ce désert bleu lui fit perdre la tête à tel point qu'un jour il crut voir dans l'objectif de sa longue-vue, enfin, une île au sol noir et minéral survolé de tâches blanches et vaporeuses. Des oiseaux se dit-il sans observer davantage.

Alors, avec toute l'énergie qui lui restait, l'espoir décuplant ses forces, il fit voile vers cette terre apparue comme par miracle. Un vent frais se leva, l'odeur du iodé emplit ses poumons, le souffle de l'air balaya son visage, il se sentait léger, mû par une joie nouvelle.

Mais le temps soudain changea, la brise fit place à la bourrasque, puis les rafales se firent toujours plus fortes. La mer se souleva, les vagues l'éclaboussèrent, le trempèrent, le submergèrent, le bateau tangua, vacilla puis se retourna. Il flotta, suffoqua, puis il prit la tasse, perdit connaissance et coula.

La plainte d'un goéland, le murmure des vagues, la caresse d'un rayon de soleil et une voix douce, rassurante lui parvint du lointain. Alors, il ouvrit un œil, puis son esprit sortit du brouillard lorsqu'il aperçut un doux visage penché sur lui.

On lui a alors raconté qu'on l'avait retrouvé inconscient échoué après la tempête sur le sable.

Les semaines ont passé, il se remit de sa mésaventure et découvrit son nouvel environnement : une île avec un village surplombé par un château de marbre blanc construit sur un éperon rocheux, des maisons blanchies par les rayons du soleil blotties à son pied. Les habitants de l'île l'accueillirent très chaleureusement, il ne manqua de rien et très vite il se sentit à l'aise et vécut parmi eux en bonne entente. Ils n'étaient pas très nombreux et jeunes. Le temps ne semblait pas avoir de prise sur eux.

Une reine régnait sur l'île, elle habitait dans le château de marbre blanc. Du lever au coucher du soleil, elle allait à la rencontre de ses sujets, sillonnait les ruelles, discutait avec l'un ou l'autre, prenait son déjeuner avec quelques-uns. Elle était rayonnante, entourée d'une aura dynamisante, elle dégageait une énergie bienfaisante, éclairant les habitants de l'île d'un parfum d'éternité en leur donnant une conscience d'immortalité.

Il y eut encore deux échouages après le sien et l'ambiance changea. La reine était moins présente, elle se retranchait dans son château. Il commença à faire moins chaud, les nuits

devenaient franchement fraîches et surtout, une odeur de soufre envahissait les rues durant la nuit. La reine faiblissait et s'isolait.

Les habitants s'inquiétèrent de ce qu'il se passait et demandèrent à leur reine de le leur expliquer. Mais celle-ci ne leur opposa qu'une porte close et l'interdiction désormais de la déranger. Depuis ce jour-là, elle s'enferma et plus personne ne la revit.

Le fils du pêcheur supportait mal cette situation, les journées devenaient toujours plus fraîches, les nuits étaient glaciales et nauséabondes, l'odeur de souffre était devenue pestilentielle.

Une nuit, il voulut en avoir le cœur net. Il prit sa longue-vue, il alla se poster en cachette près d'une fenêtre du château et regarda. Et ce qu'il vit le glaça d'effroi. Car il pouvait tout voir, la magie de la longue-vue peu à peu se déployait (finalement, elle était vraiment magique). Il voyait à travers les murs, il la vit, affalée sur un fauteuil, le regard dans le vide. Son manteau de lumière, celui qui lui donnait son aura gisait à ses pieds dans une lueur terne, son manteau de vie, celui qui lui donnait son énergie pendait de son corps en lambeaux sanguinolents, comme lacéré par des griffes monstrueuses. Son corps n'apparaissait désormais plus que comme un squelette ensanglé, se desséchant et pourrisant.

Alors, il comprit le froid, la puanteur, tout devenait clair pour lui, la reine avait été prise par un mal mystérieux qui la dévorait. Avec elle, l'île se mourait aussi et l'éternité promise n'était, de fait, plus de mise. Dans cet endroit, les conditions de vie deviendraient toujours plus difficiles, sans espoir immédiat de changement ; il le savait désormais et dans le sillage de deux autres personnes avant lui, il prit, le cœur gros la décision de s'en aller.

Le lendemain, il reprit la mer le cœur plein espoir de retrouver ailleurs une vie meilleure, mais cela est une autre histoire!